

## TIERRA : ENGENDRER LA SECOUSSE.

**Critique. TIERRA, de Ginette Laurin & Jens van Daele**  
**Par Caroline Gignac, Avril 2017**

« Dansez, dansez, sinon nous sommes perdus... » Pina Bausch.



© Danse-Cité

Le mouvement dans **Tierra** est signe de vie. Il prend forme comme un code mystique : quelque chose qui raviverait la mémoire, qui permettrait de nous redonner accès à une science préliminaire. Il s'ancre vigoureusement et devient la porte d'accès à un univers étrangement familier. Présentée à la Cinquième Salle de la Place des Arts cette – Traces-chorégraphes - signée par Ginette Laurin et Jens van Daele [*Compagnie Jens van Daele's Burning Bridges*] stimule nos neurones et nous transporte vertigineusement. Grâce à la participation des musiciens en direct Richard van Kruysdijk et Charles Duquette, le geste gronde en nous et notre imaginaire le recrée, multipliant les signes et leur porté.

Cette pièce nous inclut à sa danse. Que ce soit par le discours verbal ou par l'ambiance du rituel, ces cinq danseuses apparaissent comme nos ascendantes lointaines. Elles évoquent l'ancestral et nous convient par leur gestuelle à retracer le fil de notre histoire. La poussière d'étoile évoquée par la chorégraphe Ginette Laurin se fait ressentir. Si l'humain peut sembler impuissant dans cet ordre gigantesque, le lien qui nous unit quant à lui est réel. **Tierra** est ce lien. Ainsi, elles dansent, dansent, et comme le disait Pina Bausch : pour ne pas se perdre. On les sent se dépasser, s'imbriquer violemment à travers cette codification, s'épuiser pour se retrouver. Comme si l'effort, le rite derrière le geste pouvait ramener à la mémoire une information présente à même nos gènes. La scénographie vient elle aussi témoigner de cet équilibre. Suspendue par contre-poids, une lumière tourne autour d'un espace circulaire aux allures lunaire. L'utilisation judicieuse du dispositif agit à de multiples instances. Déjà, l'une des interprètes offrira la première poussée en guise d'introduction à la représentation. Cela octroie d'autant plus un caractère processionnel à cette rencontre. Ensuite, le contre-poids balancé aux extrémités scéniques évoque les pôles magnétiques. Par ce champ énergétique qui aligne, les danseuses nous donnent l'impression de prendre place au cœur d'une boussole, constamment à la recherche d'une réorientation et ébranlées par la force de la gravité. Leur danse apparaît presque comme une course, une quête sauvage pour se rappeler d'où l'on vient, peut-être. Dans **Tierra**, la réponse se fait stellaire. La première partie du spectacle se clôt par un instant de grande douceur, comme si à force d'épuisement, de répétition du geste, elles étaient parvenues à la remémoration tant souhaitée. Le corps devient alors le réceptacle du souvenir, celui capable de dépasser notre mémoire intellectuelle, comme d'un bagage inscrit à même notre ADN. Toutefois, l'instant de plénitude est écourté. Les percussions gronderont bientôt nous ramenant au point de départ. Comme s'il fallait inmanquablement oublier, sombrer à nouveau dans cette même quête déchaînée. Cependant, la fougue de la connaissance et l'espoir d'une vie enluminée nous pousse à déchiffrer notre expérience. Tierra est cette force qui sommeille en nous, de déconstruire le commun pour en révéler l'originel.

**Avec ces cinq interprètes en scène, les jeux de contre-poids et leurs corps s'appuyant les uns sur les autres, on décode que les grands revirements ne se font pas seuls. La création chorégraphique de Ginette Laurin et de Jens van Daele rassemble le corps du spectateur, et l'étend à celui de l'unique communauté qui se crée en scène. Les rythmes percussifs résonnent et donnent une envie incontrôlable de mouvement. Tierra fait écho. On se sent bercé par cet ordre inimaginable qui circule en nous et autour de nous. Ici, la danse impulse la frénésie : celle de bouger jusqu'à enfin se reconnaître.**



**REPORTER AUDACIEUX** - Grande passionnée de la vie, Caroline Gignac cumule diverses expériences artistiques. Elle débute par une formation en interprétation théâtrale au Cégep de St-Hyacinthe où elle développe un intérêt pour le mouvement. Elle assouvit cette curiosité par une formation intensive d'un an à l'École de danse de Québec. Cela devient pour elle l'opportunité de développer une réflexion sur le langage scénique dansé. Riche de connaissances, elle retourne à ses premiers amours en poursuivant des études universitaires en art dramatique à l'Université du Québec à Montréal. Poussée par une soif de nouveauté elle se rend jusqu'à Paris où elle séjourne le temps d'un semestre à la Sorbonne Nouvelle. Son regard artistique ne fait que se développer et se singulariser grâce à des rencontres, des stages et des opportunités de travail enrichissantes.